

Norbert Czarny

Marcher avec Franck Venaille

Fin d'été, août-septembre, Franck Venaille disparaît, puis mon père. Un peu plus tard, Marceline Loridan et Ida Grinspan. Point commun entre tous ? Le « *siècle chien-loup* » les a mordus. Le « *siècle écharde* » les a meurtris. J'emprunte ces deux formules à Mandelstam. Deux éclairs. Mes absents ont vécu ce temps des rafles, des camps, des bras tatoués d'un numéro. Quant au jeune homme de la rue Paul Bert, une guerre sans nom, les massacres et le silence auraient pu l'étouffer.

Franck Venaille a écrit ; mon père racontait, comme Marceline et Ida, qui ne pouvaient plus s'arrêter de témoigner, qui ne voulaient plus jamais se taire, passer sous silence l'immensité d'un crime que l'oubli, le mensonge, la dérision ou la haine, tout-puissants aujourd'hui, voudraient bien effacer. Franck écrivait et se tenait debout, marchait et avançait, *marchait mot après mot ses poèmes*.

« *Échangerait douleur morale contre souffrance physique* ». Il avait publié cette annonce en 1989, dans *Opera Buffa*. Avait-il obtenu ce qu'il cherchait ? On peut en douter. La douleur morale persistait, en même temps que cette souffrance physique qui traverse tous les derniers recueils. Mais la dire, c'est en trouver la mesure, et un peu la vaincre :

Quand tremblement l'agite
Vite !

Médicament
Qu'on sort. Hors ! L'esprit demeure vif
Snif !

Doux espoir
Au revoir !

Sans la raillerie, l'ironie de celui qui, pour s'en distancer, parle de lui à la troisième personne, impossible de continuer cette *Descente de l'Escaut*, poème du fleuve et du pays d'une naissance rêvée, inventée, la Belgique.

Marcher, marcher contre. Contre la maladie qui ne le lâche pas d'un pouce, contre la souffrance qu'elle engendre. Marcher contre le Temps qui..., de façon inexorable. Et contre l'époque qui est au gris, au fade, au superficiel ou à l'artificiel.

Marcher avec aussi. Surtout avec. Avec le merle sautillant et philosophe que Moi-de-onze-ans reconnaît dans la rue de son enfance au milieu de la chaussée, avec les mouettes des Flandres et leur « *kra-kra* » à en frissonner, avec les « *uccelli* » de Trieste et de Saba, l'un de ses poètes de chevet. (Parfois, pour me consoler de l'absence provisoirement définitive de mon père, je me dis que devenu oiseau, il m'accompagne en chantonnant du Fred Astaire pour sa Ginger restée seule).

Marcher, une-deux, une-deux, avec le soldat Woyzeck, cet idiot qui aurait tout compris avant les autres, avant le tambour-major et Marie, marcher avec la musique, avec le roulement du fleuve qui descend vers la mer du Nord : « *Moi je marche pour tenter de comprendre les raisons de ma fuite. Ne cherchant que la paix et n'aspirant qu'au calme plat des vagues* ». « *Marcheur d'eau* » dit-il de lui. Mais aussi de ces terres désertes, sauvages, qu'il évoque dans *La bataille des éperons d'argent*. Des terres immémoriales, qui mêlent les temps, les guerriers, les victoires, et surtout les débâcles. Celle du corps, défait par la maladie, celle de l'âme (aurait-il choisi ce mot ?) hanté par le cauchemar du djebel. Retrouver le calme, par les mots, dans la phrase.

Et il fut aussi, il est aussi (le présent est le seul temps juste pour accepter les absences définitivement provisoires), il est aussi celui, donc, qui marche en ville. Lors d'un entretien avec lui – c'était pour la *Quinzaine littéraire*, à propos de *La tentation de la sainteté* – il m'a dit que trois lieux suffisaient pour connaître une ville : l'hôpital, les quartiers chauds et le commissariat. On peut le dire dans un autre ordre et je ne sais pas si celui que je propose est le bon. Dans *Ça*, quatre mots résument sa vie : « *François. Fantômes. Fantômes et Foutre.* » La vie et la ville. Ou bien ailleurs il écrit : « *Je m'interroge sur le sens exact de ma vie et de cette passion qui ne peut dire son nom. Ses ruelles, ses dédales, impasses et passages couverts.* »

Marcher, c'est ce parcours incertain, erratique, hésitant peut-être. Comme si dans sa vie il n'avait pu connaître la rectitude des larges avenues, sinon quand on y célébrait les funérailles des camarades (« *communiste et désespéré* », le jeune Venaille), funérailles du « *Fils du peuple* », poings serrés levés, drapeaux rouges en berne.

Marcher – écrire : « *Je vois une similitude entre la nervosité du poème et l'accélération soudaine de l'avant-centre face au but* ». Peu de phrases parlent mieux de la ligne droite, de la certitude d'un geste à accomplir. Je pense à deux écrivains que j'admire : Yves Ravey, pour qui la phrase va de A à B, d'un trait, sans hésiter ; Pierre Michon, qui a senti – plus que compris – ce que serait la phrase des *Vies minuscules* en tirant le ressort du flipper qui propulse la bille d'acier. C'était dans un bistrot d'Orléans, après des jours sans grâce. Alors le football, le chemin qui mène à Saint-Ouen, stade habité et hanté :

Pour lui tout était comme le Red Star
Des histoires d'enfance
Des moments avec son père.

Hourrah les morts ! est ce recueil du père, de Paris onzième, c'est le recueil que je préfère parce qu'il chante l'enfance et les absences. Et d'abord, lourd de silences, pétri de malentendu, l'absence de son père. Il se tient à distance. Venaille y revient dans *L'enfant rouge*, récit écho d'*Hourrah les morts !*, dans lequel il parle d'« *incompréhension biblique* ». Pourquoi biblique ? « *Parce que les mots, les postures, les silences et la fuite, tout ce qui forme le terreau de ma vie est encore présent, profondément, en moi, sans partage.* »

Le garçon va seul au stade. Chaque carrefour traversé, chaque rue prise ou délaissée, chaque trottoir contre lequel on bute est l'étape d'un chemin de croix. Est-ce que l'équipe l'emportera ? Personne ne soulagera la souffrance d'une défaite, n'aidera à en porter le poids. Cette passion – aussi futile qu'elle paraisse – est de celles qui font une enfance ou tiennent en enfance, alors que la date limite semble dépassée depuis longtemps.

Il revient Place Voltaire, ou rue Titon, dans ces ruelles et impasses qu'il ne quittera que pour devenir SOLDAT ! comme il le clame, dernier mot du dernier livre. Alors, comme le soldat Woyzeck, il marchera au pas, une-deux, une-deux.

Je songe à mes disparus de la fin d'été. Je songe à Liliane, qui toute sa vie demeura au 22 rue de la Folie-Méricourt. Toute une vie, exception faite de quelques mois, entre juin 44 et mai 45. Oui, quelques mois, une année quasiment, lors de laquelle elle a pu croiser Ida et Marceline, là-bas, dans la prairie aux bouleaux que la jeune rousse insolente évoquera et filmera un jour.

L'a-t-il rencontrée, ma Liliane, l'enfant François ? Elle était de Saint-Ambroise ou Oberkampf, lui de Faidherbe-Chaligny. Il a croisé ses semblables ; il l'écrit : « *Longs pyjamas aux raies jaunes, trop grands, toujours trop larges, pouvant servir pour deux corps à la fois. Ils tiennent leur étoile au creux de la main comme ultime pièce à conviction de reconnaissance de soi, se dit Moi-de-onze ans.* »

Reprenons la marche. Ce n'est pas tout de regarder derrière. Ou bien faisons-le comme l'enfant rouge, avec un bon compagnon : « *Nous avons tous besoin d'un merle qui nous ramène à l'enfance profonde. Ou bien nous y conduise.* »

Norbert Czarny, né à Paris en 1954, est professeur de Lettres et critique littéraire. Il a participé de 1987 à 2015 à *La Quinzaine littéraire* et collabore depuis 2015 au journal en ligne [En attendant Nadeau](#). Il collabore également au blog de [L'école des Lettres](#), où il traite de la littérature française contemporaine. Auteur d'un récit, *Les Valises* (Lieu Commun, 1989), de l'édition scolaire du *Journal* d'Hélène Berr (Points, 2009) et de postfaces de romans classiques (pour Le Seuil - L'école des Lettres).